



# Joey Bryniarska, Martin Westwood, Jean-Yves Breuil & Anita Synnestvedt

## Archéologie en question: vers une création de valeur / *Considering the Network of Heritage and Historical Value in Archaeology and Art*

Interview de/by Blaire Dessent

1 — Joey Bryniarska, Martin Westwood, Jean-Yves Breuil & Anita Synnestvedt  
2 — dd/U/mm/yy, détail d'un diagramme / *Diagram Detail*, Basilica Plug, Marres, Maastricht, courtesy of the artist

Joey Bryniarska et Martin Westwood sont deux artistes visuels dont les studios indépendants se sont développés autour de thématiques communes : la médiation, la technologie et leurs relations temporelles. Tous deux vivent et exercent à Londres. Basé à Paris, Jean-Yves Breuil est quant à lui archéologue et chercheur à l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), tandis qu'Anita Synnestvedt est chercheuse en patrimoine et archéologie à la faculté d'études historiques de l'université de Göteborg (Suède).

**TLmag:** Pourriez-vous nous parler de votre collaboration sur le projet NEARCH ?

**Joey Bryniarska & Martin Westwood :** Du début de l'année 2015 à 2018, nous avons voyagé entre Saint-Denis, Nîmes, Göteborg et Maastricht pour mener des recherches, produire et exposer des travaux de collaboration avec des archéologues exerçant notamment à la faculté d'archéologie de l'université de Göteborg (Suède), l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap, France), l'Unité archéologique de la ville de Saint-Denis et la Jan van Eyck Academie (Maastricht). Ces expériences nous ont donné un aperçu transversal du travail réalisé au sein de diverses entités abordant l'archéologie sous différentes perspectives et spécialisations qui leur sont propres ; d'une faculté traitant d'une approche critique du patrimoine (Göteborg) à un organisme public institué pour répondre à des travaux d'aménagement et d'industrie à grande échelle (Inrap), en passant par un institut civique chargé de préserver et de promouvoir le patrimoine culturel dans l'une des villes les plus défavorisées de la région parisienne. Nous avons l'intention d'identifier des parallèles, des synergies et des chevauchements entre des priorités et préoccupations dispersées sur les plans géographique, institutionnel et méthodologique. Notre collaboration avec ces archéologues nous a octroyé le grand privilège d'accéder à des sites physiques, des connaissances historiques et des protocoles archéologiques.

**Jean-Yves Breuil :** Je suis archéologue et je travaille pour l'Inrap depuis presque trente ans. Ces dernières années, j'ai dirigé des recherches d'archéologie préventives sur deux projets d'envergure dans le Sud de la France : la ligne de TGV Nîmes-Montpellier et une nouvelle autoroute au sud de Montpellier. Les quatre jours passés avec Joëy

Bryniarska et Martin Westwood nous ont donné l'occasion de discuter de la loi sur le patrimoine, de l'organisation de l'archéologie préventive en France, de sa signification et ses principaux objectifs, du travail quotidien des archéologues, mais aussi du processus général, de la pratique et des résultats de l'archéologie. Ensemble, nous avons rencontré des scientifiques, des universitaires, des experts et des spécialistes relevant de différents champs de l'archéologie tout en visitant des sites préservés.

**Anita Synnestvedt :** Je suis chercheuse et je représente depuis quatre ans l'université de Göteborg en tant que partenaire et coordinatrice du projet NEARCH, dans le cadre duquel l'université mène depuis 2014 des projets portant sur l'art et l'archéologie et son impact sur le grand public. J'ai également participé à des activités organisées en collaboration avec d'autres partenaires, comme des réunions en plénière, des conférences et d'autres projets en cours dans le cadre de NEARCH. J'ai également accueilli Joëy et Martin pour une semaine de résidence artistique à Göteborg.

**TLmag:** Joëy et Martin avaient déjà travaillé ensemble en tant qu'artistes. Comment avez-vous vécu cette ouverture à d'autres collaborations, et plus particulièrement à des professionnels extérieurs aux arts visuels ?

**J.B. + M.W. :** La collaboration artistique avec des archéologues était une nouveauté pour nous deux. Elle n'était pas prévue et a simplement découlé de notre investissement commun dans notre travail d'artistes et dans d'autres disciplines susceptibles de nous en apprendre davantage sur le lien existant entre la recherche et la méthodologie d'une part et, de l'autre, la fabrication. L'art et l'archéologie semblent par ailleurs nourrir des intérêts parallèles, liés à la question de la valeur, mais aussi à la difficulté d'accepter leur propre histoire. La production de valeur est une question récurrente dans l'art comme dans l'archéologie, dont la dynamique semble analogue : la perspective de ces deux disciplines oscille en effet entre les systèmes, les méthodes, les procédés, les objets, les matériaux et les résidus techniques. Leurs différences relevant de la pertinence, de l'actualité et de l'histoire dissimulaient donc plus de points communs qu'on ne l'aurait initialement imaginé. Ces remarques s'appliquent

aussi très bien aux débats actuellement menés au sein et autour de l'art contemporain. Nous avons tous les deux passé beaucoup de temps à la British School de Rome, où cet intérêt a bénéficié d'un encadrement formel et d'une occasion de collaborer pour la première fois avec d'autres disciplines, bien qu'informellement et verbalement. En nous permettant de formaliser cet intérêt et cet investissement, le projet NEARCH a canalisé nos recherches conjointes vers un cadre plus rigoureux aspirant à obtenir un produit plus concret.

**TLmag:** L'équipe compte deux archéologues : Jean-Yves et Anita. Avez-vous déjà collaboré sur d'autres projets ? Comment avez-vous vécu cette entrée dans l'univers de l'art visuel ? Pensez-vous que cette expérience influencera vos futurs travaux ?

**J.-Y. B. :** Il s'agit de ma première interaction de ce type avec des artistes visuels. Ces échanges avec Joëy et Martin m'ont beaucoup appris : nos discussions m'ont poussé à sortir de ma zone de confort et m'ont aidé à exprimer autrement mes idées et réflexions relatives à l'archéologie, d'une façon moins académique, sérieuse et conventionnelle. Un exemple : s'il poursuit des fins scientifiques, le processus sur lequel repose l'archéologie n'en est pas moins considéré comme un processus de destruction (c'est en tous cas mon point de vue), dans la mesure où l'archéologue est le dernier à voir dans leur contexte original les vestiges qu'il déterre et extrait définitivement de leur milieu. Ce constat m'a poussé à sacrifier le travail de l'archéologue, dernier témoin des traces du passé, qu'il est chargé de restituer aussi sérieusement et scientifiquement que possible au reste du monde (public, scientifiques, etc.).

En discutant avec Joëy et Martin, je me suis toutefois rendu compte qu'il ne s'agissait pas véritablement d'une disparition, mais d'un processus de transformation : les archéologues transforment en effet les vestiges et la terre (que nous creusons, tamisons et analysons) en éléments historiques, en histoires et en Histoire, un peu comme les artistes transforment l'argile en silhouette ou la pierre en sculpture. Les artistes et les archéologues participent en quelque sorte à un processus similaire de destruction et de création.

Un autre exemple de remise en question me revient à l'esprit : en réfléchissant à



2 — dd/U/mm/yy, vue de l'installation /installation view, Marres

3 — dd/U/m/yy, vidéo, plan fixe /video still, Plug Hole, channel video, Marres

l'intérêt marqué de Joëy et Martin pour le transfert, le mouvement de la terre pendant les fouilles, j'ai compris que les archéologues ne se contentent pas de façonner des histoires et l'Histoire, mais modifient également le paysage. Nous menons des fouilles, nous étudions des vestiges et laissons à notre tour notre marque dans le sol, en creusant par exemple des tranchées pendant la première phase de l'évaluation archéologique. Nous déplaçons parfois la terre qui a été extraite pendant les fouilles, modifiant ainsi dans une certaine mesure la topographie du site et du paysage. La possibilité pour que les nouvelles traces que nous imprimons puissent être à leur tour interprétées comme des vestiges archéologiques de notre époque renvoie à la perspective de l'archéologie contemporaine, qui place toutes les traces au même niveau et les considère indistinctement comme un matériau de recherche. Je nous considère donc désormais comme des « passeurs d'Histoire(s) ». En découvrant le travail de Joëy et Martin à la Jan van Eyck Academie (Marres), j'ai été fasciné par la façon dont ils avaient transformé en œuvres d'art d'une grande profondeur, en matière de réflexion, ce qu'ils avaient entendu, appris et

remarqué sur l'archéologie préventive pendant leur séjour.

**A.S. :** C'est à cette occasion que j'ai rencontré Joëy et Martin, avec qui je n'avais jamais travaillé auparavant. Mes recherches portent davantage sur l'art et l'archéologie publique que sur des missions privées ou du travail de terrain; les perspectives de l'univers artistique ne m'étaient donc pas étrangères. Les incursions de Joëy et Martin dans les formalités administratives relatives aux résidus des découvertes issues des fouilles archéologiques contractuelles qu'ils souhaitaient entreprendre ont confirmé à mes yeux l'ampleur du travail qu'il reste à accomplir pour démocratiser le patrimoine et le rendre plus accessible. En constatant que ces formalités étaient encore plus lourdes que ce à quoi je m'attendais, j'ai compris qu'il pourrait s'avérer difficile de lancer et de mener à bien des initiatives consistant à utiliser ce type de résidus dans le cadre de futurs projets artistiques et archéologiques. Les liens existant entre l'art et l'archéologie feront toutefois l'objet de plus amples débats et expériences et seront approfondis dans le cadre de futurs projets relevant de mes recherches à l'université de Göteborg.

**TLmag :** Quel rôle a joué la Jan van Eyck Academie dans cette collaboration ?

**J.B. + M.W. :** La Jan van Eyck Academie s'est avérée fondamentale, dans la mesure où elle a organisé et hébergé les collaborations : elle a non seulement joué un rôle d'entremetteuse entre des artistes et des archéologues, mais aussi aménagé un espace neutre indispensable à l'émergence d'un débat critique entre des acteurs aux trajectoires, expériences et points de vue très divers. Cette institution a ainsi tenu lieu de spéculateur vierge de toute idée préconçue quant au résultat escompté : elle a compris que pour formuler une nouvelle proposition, comme une collaboration entre l'art et l'archéologie, il lui fallait introduire le processus et répondre aux productions de ces collaborations plutôt qu'essayer de prédire, de façonner ou de sélectionner en avance, bien que l'on puisse considérer que c'est dans ces activités peu courantes et potentiellement risquées aux résultats imprévisibles que réside l'intérêt des collaborations interdisciplinaires. L'échec ou le contraire du résultat désiré est tout aussi fertile que ce que l'on appelle le « succès ». Soucieuse de privilégier la recherche, la spéculation et l'ouverture face au produit forcé, décisif

ou définitif, cette institution était la mieux placée pour embrasser cette possibilité.

**TLmag :** Avez-vous recouru à une méthodologie similaire pour aborder ce projet ? Comment s'est-il déroulé ?

**J.B. + M.W. :** C'est une question difficile. Nous ne cherchions pas à employer des méthodes archéologiques à des fins artistiques ; peu de méthodes techniques se trouvaient par ailleurs à notre disposition. Notre idée était plutôt d'étudier de plus larges caractéristiques du paysage, de prendre du recul, d'envisager les liens unissant différents outils et méthodes et de les replacer dans une plus vaste écologie politique et économique. Notre méthode a largement été déterminée par le désir de comprendre la diversité de notre réseau ; nous avons donc recherché des analogies, des parallèles, en somme tout élément susceptible de rapprocher ces contextes disparates. Cette intention nous a poussés à utiliser des diagrammes, à rechercher des connexions et à observer les forces et tensions émanant au sein de ces réseaux. La longueur de ce projet, qui s'est déroulé sur trois ans, a permis d'accroître la durée et la quantité des investissements et de dépasser la brièveté de toute réponse ou de tout exemple de pratiques ou méthodes archéologiques. Au lieu d'être projeté dans une situation et d'apporter une réponse contingente à un objet d'étude donné, le projet a progressivement fait émerger un paysage.

La confiance tissée entre nous et nos partenaires s'est avérée fondamentale pour le succès de cette entreprise, mais aussi des relations entre ses acteurs. L'importance de tels facteurs pour le projet dans son ensemble était indiscutable. Nous avons toujours su que nous

ne pouvions disposer d'aucune garantie d'échanges harmonieux et réciproque, en particulier dans de telles circonstances, vue la façon dont les partenaires avaient été sélectionnés. L'ouverture et la contingence du projet nous interdisaient de nous contenter du moment culminant de présentation publique que constituait l'exposition intitulée « The Materiality Of The Invisible ». Notre volonté d'aller plus loin nous a ainsi poussés à publier (*another*) dd / U / mm / yyyy, qui fournit une lecture paratextuelle du paysage topographique sur lequel porte l'ensemble du projet.

**TLmag :** En acceptant cette invitation, qu'attendiez-vous de cette expérience ? Ces attentes se sont-elles concrétisées ?

**J.B. + M.W. :** Les attentes sont intéressantes, dans la mesure où elles reposent inévitablement sur les postulats de l'une ou des deux partie(s). Paradoxalement, les artistes recherchent souvent des résultats ou des expériences inattendues qu'ils provoquent en s'efforçant de résister à ces attentes ou postulats. Il est bien sûr impossible de se libérer tout à fait des attentes, même pour les artistes... Pendant les premiers stades de notre projet, nous avons donc davantage cherché à traduire les matériaux et objets en informations et connaissances à un niveau micro. Au fil du temps, nous nous sommes davantage intéressés aux climats contemporains et historiques qui permettent à des objets silencieux de se transmuter en récits. Au même moment, nous nous sommes sentis en phase avec les motifs et contextes historiques et contemporains qui surgissaient dans nos recherches et semblaient aborder les plus larges questions de la collaboration et de notre propre positionnement : la

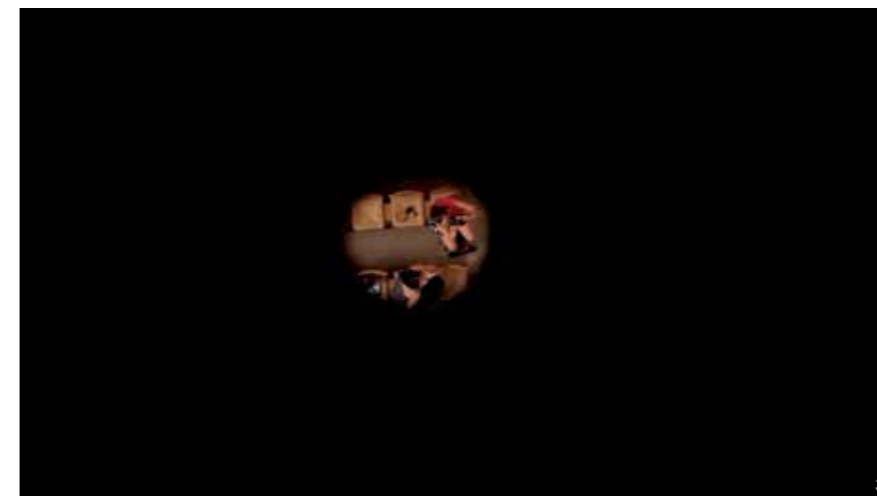
communication ou l'isolation et l'accès ou l'exclusion. Nous pensions acquérir une meilleure compréhension de la méthode de l'archéologie, et cette attente n'a pas été déçue ; à l'inverse, nous ne nous attendions pas à prendre connaissance d'histoires précises, comme celle de Saint-Denis et de sa Basilique. La collaboration avec l'Inrap nous a en outre permis de mieux appréhender les climats actuels et historiques déterminant les priorités de l'archéologie.

**J.-Y. B. :** Je m'attendais à trouver de la nouveauté et du plaisir et je les y ai trouvés. Les recherches scientifiques doivent ouvrir sur d'autres champs intellectuels, artistiques ou littéraires. Ces différents environnements procurent de nouvelles sensations qu'il peut être très enrichissant de conserver et de ramener vers notre propre sujet, dans la mesure où elles nous permettent de voir les choses différemment. L'art et la science sont liés, mais devraient l'être encore plus étroitement, comme ce fut le cas à certaines époques (par ex. : Léonard de Vinci ou William Turner).

**A.S. :** Il me semble toujours intéressant de rencontrer des universitaires issus de différentes disciplines. Les perspectives offertes par l'art peuvent en particulier s'avérer très fertiles pour la conduite de projets et de recherches ; et c'était d'ailleurs ce que j'espérais pour celui-ci. Il s'est avéré très opportun pour moi de rencontrer Joëy et Martin pendant cette semaine à Göteborg : ce séjour a eu lieu au début du processus et leur a donc en quelque sorte servi d'introduction à l'univers de l'archéologie. Nous nous sommes rendus sur un site de fouilles, dans un studio de conservation et aux archives du musée de la ville pour leur permettre de mieux comprendre le processus de l'archéologie.

La présentation du travail antérieur de Joëy et Martin pendant leur séjour à Göteborg, lors d'un séminaire réalisé conjointement avec Tim Ingold à l'Académie Valand des beaux-arts, a donné un aperçu de leurs intérêts et perspectives. Cette occasion m'a également permis d'apprendre à les connaître puis de participer au travail qu'ils ont réalisé pour NEARCH. ✧

[www.joeybryniarska.xyz](http://www.joeybryniarska.xyz)  
[www.inrap.fr](http://www.inrap.fr)  
[www.gu.se/english](http://www.gu.se/english)



✦ Joëy Bryniarska and Martin Westwood are two visual artists whose independent practices have formed around shared themes of mediation, technology and their temporal relationships. Both artists live and work in London. Jean-Yves Breuil is an archæologist and researcher at Inrap, based in Paris and Anita Synnestvedt is a researcher in heritage and archæology at the department of Historical studies at the University of Gothenburg, Sweden.

TLmag: Please tell us briefly about your collaboration for the NEARCH project?

**Joëy Bryniarska & Martin Westwood:** Between early 2015 and 2018 we were travelling between Saint-Denis, Nîmes, Gothenburg and Maastricht in order to research, produce and exhibit work concerning our experiences with archæologists, including the Archæology Department of Göteborgs Universitet; Institut National de Recherches Archéologiques Préventives (Inrap), France; Unité Archéologique de la Ville de Saint-Denis and van Eyck Academie, Maastricht. This provided us with a cross-section of archæological practice from institutes working across the breadth of the archæological spectrum, each necessarily with its own inherent focus and specialization. From a University department dealing with the problematic of Critical Heritage (Gothenburg), to a governmental body set up to respond to large-scale development and industry through Preventive Archæology (INRAP), and a civic institute trying to preserve and promote cultural patrimony in one of the poorest areas of Paris. Our interest was to attempt to find parallels, synergies, overlaps between these geographically, institutionally and methodologically dispersed priorities and pressures. The collaboration with these archæologists took the character of being offered very privileged access to both physical sites, historical knowledge and archæological protocol.

**Jean-Yves Breuil:** I'm archæologist and I have been working for Inrap for almost 30 years. These last years, I've managed preventive archæological investigations on two major projects in the south of France: Nîmes-Montpellier high speed rail line and a new highway in the south of Montpellier. We've spent 4 days with Joëy Bryniarska and Martin Westwood. We have talked about the heritage law, the organisation of French preventive archæology, the meaning and the main goals of preventive archæology, the whole process, archæology in practise, the results, the daily work of archæologists. We have met different scientists, scholars, experts, specialists in

different fields of archæology. We have also visited sites.

**Anita Synnestvedt:** I am a researcher in heritage and archæology at the department of Historical studies at the University of Gothenburg. I have been representing the University of Gothenburg as partner and coordinator for the NEARCH project since 2014. There have been ongoing projects in Gothenburg about art and archæology and archæology for the community related to NEARCH in the years 2014-2018. I have also attended joined activities with the other partners during these years taking part in plenary meetings, conferences and other current projects within NEARCH. In addition, I hosted Joëy and Martin for a week in Gothenburg for the artist in residence project.

TLmag: Joëy and Martin, you have collaborated before as artists, so how was it opening up your own collaboration to others and particularly to those working in a different field from visual arts?

**JB + MW:** The fact of working together as artists wasn't something that either of us had done before, or was consciously planned. It evolved naturally from a shared investment in working, as artists, alongside other disciplines that would in some way enhance our understanding of what research and method could be in relation to making – and archæology, like art, seemed to share parallel concerns; not only around questions of value, but also its difficulty in coming to terms with its own history. This question concerning the production of value is consistent across the fields of both art and archæology as they both seem to exist within an analogous dynamic, in that they share a perspective which oscillates between systems, methods, processes and artefacts, matters, technical residues. So there was more shared beneath the differences of relevancy, currency and history than might initially appear plausible. This is also very true of current debates in and around contemporary art practice. We had both spent considerable time at the British School in Rome, where this interest was supplied with a proper context and the ability to work alongside other disciplines for the first time, albeit informally and discursively. NEARCH, as a proposition, became a way for us to formalize this interest and investment, pulling our collaborative research into a tighter frame with the wish to produce something more concrete.

TLmag: From the archæologists perspective, Jean-Yves and Anita, had any of you

worked together before on projects? How was it to step into the visual art world? Do you see this experience affecting future work in some way?

**JYB:** For me, it was the first time I experimented with this kind of interaction between visual artists and archæologists. Actually, I learnt a lot from this meeting with Joëy and Martin. Our talks have made me step out of my comfort zone and have helped me to express differently my ideas/thoughts about archæology which were, before that, very academic, serious and conventional. One example: In a classic way (at least mine), archæology is considered as a destruction process, of course a scientific one, but anyway a destructive purpose. And so, the archæologist is the last witness of the remains he unearths. Considering this definitive loss of archæological remains in their original context, I was inclined to make sacred the archæologist's work, the man who is the last one to see these traces from the past and who must give them back to others (audience, scientists,...) as much seriously /scientifically as possible.

Actually, through discussions with Joëy & Martin, I realise that remains don't disappear but are transformed; we, archæologists, transform the remains, the soil (that we dig, sieve, analyse) into an historical evidence, into stories and history, a bit like the artist transforms the clay into a figure or a stone into a sculpture. In a sense, between artists and archæologists, there's a shared process of destruction and creation.

A second example questioning my own practise: I remember Joëy and Martin were very interested by the transfer, the movement of the soil that we excavate. Thinking about this idea, I realized that archæologists create not only history and stories but also modify landscape. We excavate, we study remains, marks in the ground and to proceed, we leave our own marks in the soil (trenches for example during the first step of archæological evaluation). Sometimes, during excavation, we also remove the excavated soil towards other places. To a certain point, we change the topography of the site, of the landscape. We create new traces, that, in a way, could be later interpreted as archæological remains of the present time. This idea answers also to the fact that our contemporary archæology approach considers all types of remains on a same level, considering all of them constitute a research material, without hierarchy. So, in some way, I consider now my job as a storyteller, "un passeur d'Histoire(s)". When I discovered Joëy and Martin's work at Jan van Eyck Academie (Marres), I was fascinated by how they had transformed what they

had heard, learned, noticed about preventive archæology during their stay into a deep work of art providing matter to think.

**AS:** In my profession, I am not an archæologist involved in contract archæology and field work but instead my research areas are focused on art and archæology and public archæology. Therefore, I was quite familiar with perspectives of the art world since that have been one of my research interests for many years.

When Joëy and Martin excavated the bureaucratic world related to the wasted findings in the contract archæology dig, for me it was a confirmation of how much work is still to be done to make heritage more democratic and accessible. The bureaucracy was even worse than I had suspected. This insight made me realize that the possibilities of future art and archæology projects might be difficult to initiate and conduct in a satisfying way when it comes to making use of waste material. However, topics of the relationship between art and archæology is something that will be further discussed, experienced and developed in future projects within my research at the University of Gothenburg.

TLmag: How did the environment of the Jan van Eyck institution play into this collaboration?

**JB + MW:** The van Eyck played an absolutely pivotal role as facilitator and convener of the collaborations – not only was it a matchmaker for a series of blind dates between artists and archæologists – but it also provided that all-important neutral space that makes critical debate possible between people coming from very different backgrounds, experiences and points of view. In this way, the van Eyck was in the position of speculator with no pre-conceived ideas of the desired outcome – it realized that in order to propose something new as a collaboration between art and archæology, they must preface the process and respond to what the collaborations produced, rather than attempting to predict, shape or curate in advance – an unusual and potentially risky business with unpredictable rewards – and one which we could argue is the precisely the point of cross-disciplinary collaboration. Failure or the opposite of the desired outcome is just as generative as what might be considered 'successful'. The van Eyck was incredibly well-placed to be able to take this on board, concerned as it has been for some time to prioritise the activity of research, speculative process and open-endedness over the forced resolution, the decisive output or the definitive product.

TLmag: Did you have a similar methodology when approaching the work and the project? How did that process develop?

**JB + MW:** This is a difficult question. Our aim was not to appropriate archæological methods for artistic purposes and to a great extent many of the technical methods were not directly available to us. We were more interested in looking at the broader features in the landscape, stepping back and seeing different tools and methods in relation to each other within a larger political and economic ecology. Any method was largely determined by attempting to understand our diverse network and as a result we were led to look for analogies, parallels – anything that knitted together these disparate contexts. This led us to the employment of diagrams, producing connections and observing the forces and tensions arising within these networks. As a three-year endeavour, the length of time of the project was significant and as a result the process, duration and iterations of investment became emphasized, over and above any quick answers or illustration of either archæological practice or method. The project was in fact the opposite of being parachuted into a situation and contingently responding to a defined object of study. Instead, a landscape gradually emerged.

Pivotal for the success of such a situation was trust between partners and ourselves, but also the success of interpersonal relations; factors whose importance to the project as a whole could not be underestimated. We always knew that there could be no guarantees of harmonious and reciprocal exchange – and particularly in this instance, due to the nature of how partnerships had been selected. This open-endedness and contingency of the project meant that we couldn't simply stop at the culminating public presentation moment of the exhibition "The Materiality Of The Invisible", but felt that we had to go further – and this resulted in our recent publication '(another) dd / U / mm / yyyy', which provides a paratextual reading of the topographic landscape of the project as a whole.

TLmag: When you accepted the invitation, what did you expect to find in this experience and did you find it?

**JB + MW:** Expectations are interesting to consider because inevitably expectations are usually built around one or both party's assumptions. Artists are often paradoxically looking for the unexpected outcome or experience - of trying to hold out against these expectations or assumptions. Of course, it is true that no one is absolutely

free from expectations, even artists... and in the initial stages of our project this meant that we were more focused upon the translation of materials and artefacts into information and knowledge at a micro level. However, as time went on we became more concerned with the contemporary and historical climates that were allowing these translations to emerge from mute artefacts into narratives. At the same time, we also found ourselves becoming attuned to historical and contemporary motifs and contexts within our research that seemed able to address the wider questions of collaboration and our own positioning: communication or isolation and access or exclusion. We expected to understand more about archæological method, which we did, but the unexpected outcome was that we learnt more about specific histories, particularly of Saint Denis and its Basilica and also by working alongside Inrap we gained a greater appreciation of the current and historical climates that determine archæology's priorities.

**JYB:** I was expecting to find newness and pleasure and I got it. Scientific research needs to open up to other intellectual, artistic, literary fields. These different environments provide new sensations; if we keep them and bring them back to our own subject, it can be very rich; we can see things differently. Art and science are connected and should be likely more connected as it used to be in some times (e. g. Leonardo da Vinci, W. Turner).

**AS:** I am always interested meeting scholars from different disciplines. In particular, the art world offers perspectives that can be of great value in developing projects and research, which was what I hoped for in this project too. Meeting with Joëy and Martin during their week in Gothenburg was excellent. The stay was in the beginning of the process so for them the visit was kind of an introduction to the archæological world. We went to a dig, a conservation studio and the archive of the city museum for them to get a better understanding of the archæological process. Joëy and Martin also presented their previous work during their stay in Gothenburg. This took place at a seminar together with Tim Ingold at the Valand's, Academy of Fine Art. It gave an understanding of their interests and perspectives and contributed to the experience of meeting them and taking part in their work for NEARCH. ✧

[www.joeybryniarska.xyz](http://www.joeybryniarska.xyz)  
[www.inrap.fr](http://www.inrap.fr)  
[www.gu.se/english](http://www.gu.se/english)